



Stéphane Bordarier. Vue d'ensemble de l'exposition

disait Mark Rothko). Le vocabulaire rigoureux n'a pas changé, tout au plus le spectre des couleurs s'est-il rélargi. Une lumière forte et sèche se dégage du territoire de couleur dense et terreuse – ocre, brun, rouge brique, violet de mars, vert gris, noir de vigne – qui occupe la surface de chaque tableau jusqu'à une frontière flottante en-deçà de la limite du châssis. Le terme d'occupation est d'ailleurs inexact car la partie peinte est autant la surface que la marge laissée en réserve. Le pigment saisi dans la trame de la toile apprêtée à la colle de peau *fait* la surface, constitue l'épiderme même du tableau au même titre que son pourtour nu. L'œuvre *fait corps*. Mais ce corps à corps avec le regardeur auquel l'artiste nous a toujours invités se redistribue aujourd'hui davantage dans l'expérimentation d'un ensemble construit comme tel. Les tableaux singuliers cèdent la primauté aux polyptyques. Les rapports ainsi créés entre les différents éléments des diptyques ou quadriptyques se répètent entre ces derniers et les tableaux isolés. Bordarier n'a pas abandonné le grand carré, cette forme parfaitement adaptée au miroir humain, et le dispositif de l'ensemble englobe le spectateur à sa mesure. Quelque chose de l'intensité du «tête-à-tête» avec un seul tableau se perd peut-être un peu dans la sollicitation symphonique du tout, comme le fait remarquer l'artiste, mais la dynamique de l'installation ouvre une autre voie. À l'instar encore du jardin de pierres japonais où l'eau est figurée par les traces ondulantes du râteau sur le gravier, le bain de peinture «à sec» de Bordarier submerge doucement mais globalement, pour ainsi dire, le spectateur, et ce en dépit des jeux visuels induits par les polyptyques, où les bords en

réserve font davantage dessin.

L'artiste s'intéresse particulièrement à Monet. Il a écrit sur les séries du maître, et il y a effectivement, dans cette exposition, quelque chose de l'installation des *Nymphéas* à l'Orangerie. Mais Monet en appelle à la sensation globale par l'expérience d'abord visuelle d'une luxuriance picturale bruisante, tandis que Bordarier suit en quelque sorte le chemin inverse ; l'expérimentation sensorielle généralisante amène progressivement le spectateur à l'examen visuel individualisé d'un tableau où tout est tu, aussi bien la couleur bridée en aplats parfaits que l'aléa des formes (celle de la couleur et celle des pourtours) données par le temps de refroidissement de la colle de peau, hors de la maîtrise de l'artiste. Et l'avènement de la dimension visuelle ne peut se faire que dans la prise de conscience progressive de l'aventure picturale implicite. Un cheminement étroit et intense que l'on continuera volontiers.

Ann Hindry

paris

STÉPHANE BORDARIER

Galerie Jean Fournier

5 novembre - 4 décembre 2004

Entrer dans une exposition de Stéphane Bordarier, c'est un peu comme pénétrer dans un jardin sec japonais. C'est glisser dans un environnement silencieusement injonctif où la puissance évocatrice des éléments qui le composent détermine un espace temporel distinct. L'exposition de cet automne à la galerie Jean Fournier ne déroge pas. Le peintre semble exploiter plus délibérément encore l'affirmation de la peinture, des peintures ensemble, comme lieu. («*Je veux créer un lieu*»,